



VILLE DE NOUMEA

**CONCOURS EXTERNE DU 19 JUILLET 2012 POUR LE  
RECRUTEMENT DE QUARANTE (40) ADJOINTS ADMINISTRATIFS  
DES CADRES D'EMPLOIS DES PERSONNELS DE LA FILIERE  
ADMINISTRATIVE DES COMMUNES DE NOUVELLE-CALEDONIE  
ET DE LEURS ETABLISSEMENTS PUBLICS**

**Epreuve de français : (Durée : 1h30 – Coefficient 3)**

Réponses à des questions de compréhension à partir d'un texte de culture générale et rédaction de 10 à 15 lignes à partir d'une thématique soulevée dans le texte.

## **QUESTIONS**

### **1. Compétences de lecture : (total sur 9 points)**

1. Quel est le thème du texte ? (2 points)
2. Relevez deux expressions qui traduisent le climat d'insouciance en France avant l'affichage, puis, deux autres qui expriment l'effervescence qui suit la terrible nouvelle. (2 points)
3. Proposez un autre titre et justifiez votre choix. (2 points)
4. Qu'est-ce qu'une garçonnière ? (1 point)
5. Expliquez le sens des phrases suivantes : « Un coup de tonnerre dans le ciel léger de l'île de France. La foudre tombe sur le ministère des Affaires étrangères. » (2 points)

### **2. Compétences d'écriture : (total sur 9 points)**

Comment appréhendez-vous la guerre ? Vous sentez-vous concerné par ce problème ?

**Argumentez votre réponse en une vingtaine de lignes. Votre production devra être structurée.**

**Présentation – orthographe – syntaxe – (2 points)**

# L'affiche

Gabriel Chevalier, *La Peur* (1930)

(Le roman commence le jour de la mobilisation générale, en août 1914.)

Le feu couvait déjà dans les bas-fonds de l'Europe, et la France insouciant, en toilettes claires, en chapeaux de paille et pantalons de flanelle, bouclait ses bagages pour partir en vacances. Le ciel était d'un bleu sans nuages, d'un bleu optimiste, terriblement chaud : on ne pouvait redouter qu'une sécheresse. Il ferait bon à la campagne ou à la mer. Les terrasses de café sentaient l'absinthe fraîche et les tziganes y jouaient *La Veuve joyeuse*, qui faisait fureur. Les journaux étaient pleins des détails d'un grand procès qui occupait l'opinion ; il s'agissait de savoir si celle que certains appelaient la « Caillaux de sang » (1) serait acquittée ou condamnée, si le tonnant Labori, son avocat, et le petit Borgia (2) en jaquette, cramoisi et rageur, qui nous avait quelque temps gouvernés (sauvés, au dire de quelques uns), son mari, l'emporteraient. On ne voyait pas plus loin. Les trains regorgeaient de voyageurs et les guichets des gares distribuaient des billets circulaires : deux mois de vacances en perspectives pour les gens riches.

Coup sur coup, dans ce ciel si pur, d'énormes éclairs zigzagèrent : Ultimatum... Ultimatum... Ultimatum... Mais la France dit, en regardant les nuages amoncelés vers l'Est : « C'est là-bas que se passera l'orage. »

Un coup de tonnerre dans le ciel léger de l'Île de France. La foudre tombe sur le ministère des Affaires étrangères.

Priorité ! Le télégraphe fonctionne sans arrêt, pour raison d'Etat. Les bureaux de poste transmettent des dépêches chiffrées portant la mention « Urgent. »

Sur toutes les mairies, on pose l'affiche.

Les premiers cris : C'est affiché !

La rue se bouscule, la rue se met à courir.

Les cafés se vident, les magasins se vident, les cinémas, les musées, les banques, les églises, les garçonnières, les commissariats se vident.

Toute la France est devant l'affiche et lit : « Liberté, égalité, Fraternité, Mobilisation générale.

Toute la France, dressée sur la pointe des pieds pour voir l'affiche, serrée, fraternelle, ruisselante de sueur sous le soleil qui l'étourdit, répète : « La Mobilisation », sans comprendre.

Une voix dans la foule, comme un pétard : C'EST LA GUERRE !

Alors la France se met à tourner, se lance dans les avenues trop étroites, à travers les villages, à travers les campagnes : la guerre, la guerre, la guerre...

Ohé ! Là-bas : la guerre !

Les gardes-champêtres avec leurs tambours, les clochers, les vieux clochers romans, les minces clochers gothiques, avec leurs cloches annoncent : la guerre !

Les factionnaires devant leurs guérites tricolores présentent les armes. Les maires ceignent leurs écharpes. Les préfets revêtent leurs uniformes. Les généraux rassemblent leur génie. Les ministres, très émus, très embêtés, se concertent. La guerre, ça ne s'est jamais vu !

Les employés de banque, les calicots, les ouvriers, les midinettes, les dactylographes, les concierges eux-mêmes ne peuvent plus tenir en place.

On ferme ! On ferme ! On ferme les guichets, les coffres-forts, les usines, les bureaux. On baisse les rideaux de fer. Allons voir !

Les militaires prennent une grande importance et sourient aux acclamations. Les officiers de carrière se disent : « L'heure sonne. Fini de croupir dans les grades subalternes ! »

Dans les rues grouillantes, les hommes, les femmes, bras dessus, bras dessous, entament une grande farandole qui dure une partie de la nuit qui suit ce jour extraordinaire où l'on a collé l'affiche sur les murs des mairies.

Ca commence comme une fête.

Les cafés, seuls, ne ferment pas.

Et l'on sent toujours cette odeur d'absinthe fraîche, cette odeur du temps de paix.

Des femmes pleurent. Est-ce le pressentiment d'un malheur ? Est-ce les nerfs ?

(1) La « Caillaux de sang » : la femme de Joseph Caillaux, Président du Conseil et ministre, assassina en 1914 le directeur du journal *Le Figaro*.

(2) Allusion au pape Borgia, qui n'hésitait pas, au XVI<sup>e</sup> siècle, à faire assassiner ses ennemis.